

JUDYTA ZBIERSKA-MOŚCICKA

Université de Varsovie

S'arbrifier ou pour une approche  
empathique du végétal Exemple de  
*L'En vert de nos corps* de Christine Van Acker

En période de périls, il faut demander  
beaucoup aux puissances imaginantes  
de la pensée.  
Baptiste Morizot<sup>1</sup>

**L**e grand débat qui anime le monde social et qui concerne l'état de la planète et l'état de la communauté du vivant dont l'homme s'est dangereusement exclu, autorise une recherche de solutions susceptibles de reconfigurer les relations avec le monde du vivant non humain. Différentes approches se réunissent sous l'enseigne des humanités environnementales, qui cherchent des alliances possibles et des postures nécessaires dépassant les cloisonnements dans lesquels nos relations avec le vivant ont été prises depuis l'avènement de l'époque moderne. Parallèlement, l'entrée de l'éthique du souci, et avec elle celle de l'empathie, dans le domaine des sciences humaines, et partant dans celui de la littérature<sup>2</sup>, ouvre la voie à une réflexion sur une possibilité d'approche empathique de l'environnement, dont la littérature rendrait compte. En effet, Baptiste Morizot, ayant constaté dans

---

1 B. Morizot, *L'Inexploré*, Marseille, Wildproject, 2023, p. 124.

2 Voir à ce propos le chapitre « Éthiques projectionnistes », [dans :] A. Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 2017, p. 147-183.

*Manières d'être vivant* (2020) un lien direct entre la crise écologique et la crise de notre sensibilité<sup>3</sup>, insiste dans *L'Inexploré* (2023) sur un aspect important de nos liens avec le vivant, qui est celui de la « vulnérabilité mutuelle »<sup>4</sup>. Nous sommes tous, humains et non-humains confondus, confrontés à un monde nouveau, à « un foyer » qui « dans sa constance, son immuabilité, son cycle d'habitudes prévisibles se métamorphose, parce que le climat qui préside aux dynamiques écologiques est perturbé »<sup>5</sup>. Voilà pourquoi un appel à l'empathie, outil qui mise sur la communauté d'expérience et qui nous donne la chance de nous pencher sur nos « vulnérabilités partagées », semble parfaitement opérant dans le domaine qui nous intéresse.

Comme l'indique Jacques Hochmann, psychiatre et psychanalyste français, auteur d'*Une histoire de l'empathie. Connaissance d'autrui, souci du prochain* (2012), la notion d'empathie n'a pas une longue vie, quoique ses origines remontent à l'Antiquité où elle prenait le sens de sympathie (du grec *sun pathein* – souffrir avec). La notion est en effet formulée d'abord en allemand (*Einfühlung*) en 1873 par Robert Vischer, un historien d'art, pour être ensuite, vers 1909, traduite en anglais par un psychologue anglais, Edward Titchener et donner le nom *empathy*. Le mot entre dans l'usage en français seulement dans les années 1960. La notion voyage à travers le temps et à travers les disciplines – médecine, esthétique, philosophie, psychologie, sciences sociales, et récemment études littéraires –, ce qui la dote certes de différentes nuances, mais elle garde ce sens majeur qui en fait à la fois « un mode de connaissance et une participation affective »<sup>6</sup>. Considérée essentiellement

3 Cf. B. Morizot, *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 17.

4 B. Morizot, *L'Inexploré*, op. cit., p. 78.

5 *Ibidem*, p. 77.

6 J. Hochmann, « Une histoire de l'empathie », [dans :] M. Botbol et al. (dir.), *L'Empathie au carrefour des sciences et de la clinique*, Paris,

comme une propriété des relations humaines, engageant la subjectivité (ou l'intersubjectivité) et le ressenti intime, elle est également présente dans des relations qui unissent l'être humain aux objets esthétiques (une œuvre d'art ou un paysage) ou aux animaux. Edward Titchener explique que « [l']empathie [...] est le nom donné au processus d'humanisation des objets qui consiste à nous lire ou à nous sentir nous-mêmes à l'intérieur d'eux »<sup>7</sup>. Il s'agit donc, *grosso modo*, de sortir de soi afin de se retrouver dans l'autre. Et cette idée de l'Autre, de l'Altérité, est ici, semble-t-il, essentielle car, comme l'enseigne Robert Vischer, l'empathie désigne un processus qui consiste à « surmonter l'essentielle altérité du monde, [et] qui nous donne un sentiment de familiarité avec ce qui nous entoure »<sup>8</sup>. L'empathie serait donc un moyen d'approcher la réalité ambiante (individu, objet, animal, plante) et cela en dépit de son altérité apparente. Ce sens de l'empathie semble opérant dans la perspective que nous adoptons ici, et il s'agira de le retenir comme point de départ de notre analyse de *L'En vert de nos corps* (2020) de Christine Van Acker.

Approcher le végétal est en effet faire face à une altérité plus déconcertante encore que l'altérité animale. Il suffit de penser à la temporalité d'une vie humaine et à celle d'une plante pour constater une incompatibilité fondamentale de nos vécus. « La dimension temporelle du végétal nous échappe. [...] Car le temps de l'homme et celui du végétal ne sont ni synchrones, ni contemporains, ni même semblables »<sup>9</sup>, observe Jacques Tassin dans *À quoi pensent les plantes ?*, pour remarquer ailleurs que le végétal nous confirme dans

---

Doin éditeurs, 2014, p. 15.

7 E. Titchener, *A Text Book of Psychology*, p. I., 1910, cité d'après : J. Hochmann, « Une histoire de l'empathie », [dans :] M. Botbol *et al.* (dir.), *L'Empathie au carrefour des sciences et de la clinique*, *op. cit.*, p. 22. 8 *Ibidem*, p. 20.

9 J. Tassin, *À quoi pensent les plantes ?*, Paris, Odile Jacob, 2016, p. 77.

cette « immense solitude au sein d'un monde où rien n'est à notre mesure »<sup>10</sup>. Cela ne veut pas dire néanmoins qu'il ne s'agit pas de toujours essayer de s'accorder à ce monde. C'est ce que fait justement Christine Van Acker, autrice belge contemporaine, qui conséquemment, à travers différents types d'activités (littéraires ou radiophoniques), travaille à ce qu'elle appelle dans *L'En vert de nos corps* « la non-séparation des espèces »<sup>11</sup>. Voici comment elle se présente sur le site des éditions invenit en proposant d'elle-même un portrait sauvage : « Christine Van Acker est un eucaryote métazoaire hétérotrophe appartenant au règne animal, embranchement des vertébrés, bipède, omnivore, à reproduction sexuée. Cet hominidé femelle a été programmé génétiquement pour servir d'outil à la libre expression de ses composants chimiques. Dans une recherche assidue de l'élément premier, elle œuvre dans la littérature comme la taupe aveugle gratte la terre de ses longues galeries vides, rejetant des mots à la surface, résidus de ses avancées dans la matière qui la compose, et sans autre espoir que celui de rejoindre l'inanimé, au cœur de toute présence »<sup>12</sup>.

Le livre qui nous intéresse ici prolonge une réflexion entamée dans *La Bête a bon dos* en 2018<sup>13</sup>. Dans les deux cas, il s'agit de livres hybrides, composés de plusieurs éléments qui doivent former ensemble une espèce de défense et illustration symphonique du vivant. Livres engagés et engageants : l'autrice – à chercher des moyens de transmettre des savoirs multiples sur

10 J. Tassin, *Penser comme un arbre*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 126.

11 Ch. Van Acker, *L'En vert de nos corps*, Boitsfort (Belgique), L'Arbre de Diane, 2020, p. 67. Désormais noté en ENC et suivi du numéro de la page.

12 Voir le site des éditions invenit : <https://www.invenit.fr/les-auteurs/van-acker-christine/>.

13 Voir notre article « Christine Van Acker et Nicole Malinconi en quête de présences animales », [dans :] *Textyles*, n° 67 (*Bêtes de livres*), 2024, p. 65-78, disponible en ligne : <https://doi.org/10.4000/12k5r>.

le sujet, les lecteurs – à en faire usage, pourquoi pas en s'abandonnant à une rêverie botanique ou zoologique. Une véritable pédagogie du vivant en résulte. Dans *L'En vert de nos corps*, le récit des rencontres avec le végétal, conçu en des chapitres brefs avec des intitulés, se confond constamment avec des références érudites, avec des évocations d'expérimentations ou de recherches menées hier et aujourd'hui, avec des réflexions d'ordre sociologique ou politique, des renvois, sous forme de citations, à des œuvres littéraires et des ouvrages scientifiques en résonance avec la thématique du livre, avec enfin des séquences de prose poétique. Des noms latins et communs de plantes, des noms de chercheur·e·s, philosophes, auteur·e·s et artistes se greffent sur ce récit indiscipliné, arborescent, bifurquant constamment au gré de connotations, de souvenirs, d'associations, que complètent des illustrations de Fabien Mérelle, artiste français contemporain explorant les points de contact entre l'humain et le non-humain<sup>14</sup>. Le livre répond à la conviction exprimée par Jacques Tassin et formulée déjà par Goethe dans son *Essai sur la métamorphose des plantes* (1829), qu'il n'est pas de science efficace sans le concours de la poésie (Tassin parle aussi de la philosophie)<sup>15</sup>. Et cette poésie se trouve chez Van Acker à chaque page, elle surgit souvent de manière inattendue au milieu d'un passage de vulgarisation scientifique, et s'impose ainsi comme un des chemins évidents qui mènent vers le monde du vivant. Elle est là aussi parce que ce désir de savoir, de s'approcher du monde végétal et de « se mettre à la place de la plante » (ENC, 43) se manifeste tout d'abord dans une expérience immédiate, dans un contact intime exprimé par un « Je » souverain.

---

14 Voir le site de l'artiste : <https://www.merellefabien.com/>.

15 Cf. J. Tassin, *À quoi pensent les plantes ?*, op. cit., p. 121.

En nous référant à ce livre, nous insisterons sur trois voies qu'emprunte Christine Van Acker dans son approche empathique du végétal, trois voies par lesquelles elle tente d'accéder au monde végétal et de surmonter son altérité : le sensible, l'art et l'identification.

### *Le sensible*

Le sensible semble être en effet une catégorie fondamentale pour qui veut considérer les rapports entre l'homme et le vivant. « L'être humain s'étend hors de lui-même »<sup>16</sup>, remarque le géographe humaniste Augustin Berque et cette constatation vaut pour tout être vivant et tout objet capable de produire du sensible. Immatériel et pourtant concret, le sensible, comme le décrit Jacques Tassin dans son *Pour une écologie du sensible*, « donne lieu à une coexistence entre sujets et autres sujets, entre sujets et objets. Il n'existe qu'en creux, par ce qui le précède et le suit. Il n'adhère à rien, ne se pose sur rien. Pourtant, il ne cesse de toucher. Il demeure inféodé aux espaces intermédiaires, aux marges du dedans et du dehors, à l'entre-deux auquel, précisément, il donne *sens*. Il tisse un lien entre les existants. Il est le fil d'Ariane du vivant »<sup>17</sup>.

Le titre du livre de Van Acker nous indique déjà cette piste de lecture et cette voie première par laquelle l'autrice prend contact avec le végétal. *L'En vert de nos corps* métaphorise la dimension sensible de notre être-au-monde, une sorte de relation fusionnelle que nous entretenons avec le végétal qui nous colle à la peau, qui se manifeste à nos sens, qui nous habite. L'idée de Van Acker de faire du végétal notre envers rencontre des croyances ancestrales caractéristiques pour des

---

16 A. Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 1987, p. 14.

17 J. Tassin, *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 31.

cultures indigènes qui refont surface aujourd’hui afin de corroborer l’image d’une communauté vivante qu’il s’agit de retrouver<sup>18</sup>. Elle se place aussi dans le sillage de la pensée phénoménologique que David Abram convoque dans sa réflexion sur nos rapports avec le vivant, convaincu qu’il est de notre implication naturelle dans les rythmes du monde sensible : « Si nous pouvons faire l’expérience des choses – les toucher, les entendre et les goûter –, c’est seulement parce que, en tant que corps, nous sommes nous-mêmes inclus dans le champ sensible et que nous possédons nos propres textures, nos sons et nos goûts »<sup>19</sup>.

Christine Van Acker adopte la même approche dès les premières lignes de son livre, dans le chapitre intitulé « Un dimanche » :

Mes paupières s’étaient accordées aux pétales des fleurs de pavot ouvertes dès six heures. Le souci, réveillé à trois heures, était beaucoup trop matinal pour moi. Je me levais donc huit heures avant les premiers écarquilllements des liserons qui, pour s’épanouir, attendent le milieu de l’après-midi. (ENC, 15)

Le corps humain cherche à retrouver des rythmes végétaux, faisant preuve ainsi de sa réceptivité, mais aussi de son ouverture à un monde d’affects et de vécus, de comportements et de gestes qu’il croit deviner juste à côté, dans l’effervescence de la vie végétale. La rencontre du végétal s’accomplit dans l’espace intermédiaire où le sensible se manifeste comme produit de

---

18 Voir sur ce sujet, entre autres, les deux livres déjà cités de Baptiste Morizot, mais aussi l’évocation des cosmologies animistes chez D. Abram dans *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie du sensible*, D. Demorcy et I. Stengers (trad.), Paris, La Découverte, 2021 ou *Devenir animal. Une cosmologie terrestre*, D. Demorcy et I. Stengers (trad.), Bellevaux, Éd. Dehors, 2024, ou encore N. Martin, *Les âmes sauvages. Face à l'Occident. La résistance d'un peuple d'Alaska*, Paris, La Découverte, 2022.

19 D. Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie du sensible*, op. cit., p. 92-93.

toute chose vivante<sup>20</sup>, dans cet entre-deux où des correspondances se tissent, à condition cependant d'un mouvement qu'il s'agit d'entreprendre : mouvement de dépassement de soi qui prend la forme d'un « voyage sensible » vers l'autre. Car, comme le remarque Tassin, « [r]econnaître le végétal pour ce qu'il est, vivant mais fondamentalement différent de nous-mêmes, c'est oser ce nécessaire voyage et découvrir que dans l'autre, ce qui est le plus digne d'intérêt est précisément ce qui ne nous ressemble pas »<sup>21</sup>. L'attitude recherchée est donc celle de disponibilité au monde et d'attention accrue à la réalité ambiante, cet « art d'observer » réclamé par Anna Lowenhaupt Tsing, qu'elle trouve essentiel pour la formation des liens, des alliances, des collaborations vitales entre les mondes humains et non humains, garants de notre survie à l'époque de la crise environnementale<sup>22</sup>. Van Acker, attentive, « les yeux écarquillés, les doigts pleins d'appétits, les oreilles en alerte »<sup>23</sup>, multiplie les représentations des liens entre l'homme et le végétal, qui se fondent sur nos perceptions sensorielles. La couleur, le toucher, l'odeur s'offrent à notre lecture, exigent notre attention, communiquent :

Pour me réconcilier avec les plantes, je m'en vais promener mon doigt sur la poussière de fée des huiles essentielles qui pruine, dorée, à la surface des tomates, j'ébouriffe le massif de basilic dont la violence du parfum me fait éprouver ce qui pourrait s'apparenter à un désir hyménoptère. Je continue avec l'épiaire, cueillie le long d'un sentier. La soie de ses feuilles, lorsqu'elles sont plongées dans l'eau, offre aux mains laborieuses sa noble caresse. En raison de

20 Cf. E. Coccia, *La Vie sensible*, M. Rueff (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2018, p. 27 et 77-78.

21 J. Tassin, *Pour une écologie du sensible*, op. cit., p. 55.

22 Cf. A. Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Ph. Pignarre (trad.), Paris, La Découverte, 2015. « L'art d'observer » (p. 51-63) est le titre de l'un des chapitres du livre et, en même temps, un des fondements de sa pensée.

23 V. Despret, « Préface », [dans :] Ch. Van Acker, *L'En vert de nos corps*, op. cit., p. 8.

son fumet désagréable, on l'a surnommée *ortie puante*. Pour le nez qui s'attarde, elle laissera deviner de subtils effluves de champignons. (ENC, 26-27, c'est nous qui soulignons)

Tout le livre dit le besoin d'ouverture, d'écoute, d'attention, de cette « empathie charnelle, sensorielle »<sup>24</sup> dont parle David Abram, qui dans le cas de l'observation du végétal, s'avère être un défi. L'immobilité et la lenteur propres aux plantes exigent une attitude de patience, de perspicacité et de rigueur. Une observation donc qui engage le corps, non seulement les sens ou la peau, mais le corps qui doit se plier aux exigences d'une plante. S'accroupir, se mettre à genoux, se hisser, ramper – autant de postures qui rapprochent l'homme du végétal et qui, chez Van Acker, culminent dans l'évocation d'un corps à corps avec un arbre donc avec « celui qui toujours se régénère, vivant et mort à la fois, celui qui se ramifie sans crainte des innombrables lendemains » (ENC, 73).

Un autre moment d'intensité dans le rapport avec le végétal est, dans le livre, figuré par la danse. Dans un fragment intitulé « Les déracinés », Van Acker relate son expérience inédite d'un stage dirigé par Claude Magne, un chorégraphe pour qui « la danse explore de manière immédiate la relation primordiale de l'homme avec la Nature entière » (ENC, 65)<sup>25</sup>. L'insolite de cette

---

24 Cf. D. Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie du sensible*, op. cit., p. 94 : « Il se pourrait que la nouvelle "éthique environnementale" à laquelle aspirent tant de philosophes de l'environnement [...] puisse naître [...] à travers une attention renouvelée à cette dimension perceptive qui sous-tend toutes nos logiques, à travers le renouvellement de notre empathie charnelle, sensorielle avec la terre vivante qui nous nourrit ».

25 L'expérience relatée par Christine Van Acker est proche de celle de la danse performée au milieu d'une forêt, soit l'un des éléments du projet dirigé par Bénédicte Meillon, qui conjugue la danse, la vidéo, la photographie et la parole. La chercheuse française (Université de Perpignan) le conçoit dans un esprit écoféministe et écopoétique. L'objectif en est à la fois de « participer à la restauration de notre at-

expérience consiste à se retrouver la tête dans un trou creusé dans le sol, ce qui doit mimer la stature d'un arbre dont le cerveau, conformément aux convictions anciennes, se trouve dans les racines. Cette chorégraphie humano-végétale sort l'homme de son territoire pour le transporter dans un autre, qu'il devrait rejoindre afin de retrouver sa propre unité. Comment autrement rendre compte de notre appartenance au monde, comment « témoigner de l'origine commune, de la non-séparation des espèces, et de l'interdépendance » (ENC, 66), sinon en mêlant nos corps humains, végétaux, animaux pour y chercher une expérience à partager ? Un beau poème de Jean-Pierre Otte, tiré de son livre *L'Amour en forêt* (2001), qui suit cette méditation en guise de commentaire poétique, nous place résolument dans l'image d'une communauté interspécifique revendiquée :

J'ai été en d'autres vies / ours à la caverne, / loutre dans le courant, / écureuil à la cime, / et faucon à la croisée / des vents d'est et d'ouest. / J'ai été encore renard / dans les herbes mêlées de lune, / cerf dans l'obscurité des branches, sanglier chevauché par la déesse nue, / Avant que la grande feuille amère / de la forêt ne s'imprime / dans les replis de mon âme. (ENC, 68)

L'image de cette danse inédite confondant les corps humains et végétaux trouve un développement dans une réflexion sur les racines. Van Acker relate son souvenir d'un voyage outre-mer qui lui a fait vivre un sentiment de déracinement. Une expérience corporelle est donc ici le point de départ pour une réflexion existentielle ; le végétal se fond à l'humain, le physique au spirituel. Remarquons par ailleurs que la quête de

---

tention sensible au vivant » et de montrer les implications politiques des rapports que l'individu entretient avec le vivant. Cf. B. Meillon, « Avez-vous dit "sœurcière" ? », [dans :] *Itinéraires* [En ligne], n° 1, 2021/2022, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/10355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.10355>.

ce genre de rapports, parfois inattendus, qui se tissent entre le milieu naturel, le domaine social, le politique et l'expérience intime, semble caractéristique de la réflexion contemporaine visant à remédier à la crise des liens entre l'humain et le vivant. Il s'agit en effet de rendre compte de l'interdépendance fatale de ces territoires que le « grand partage » entre nature et culture a rendu étanches<sup>26</sup>.

## *L'art*

La deuxième voie d'approche empathique du végétal qu'imagine l'autrice d'*En Vert de nos corps* est la création. « Dans les mots de l'arbre pulse une source vive dans laquelle j'aime plonger les mains, puis écrire » (*ENC*, 34), avoue-t-elle, et elle semble indiquer de cette façon la puissance créatrice de la nature, une puissance toujours liée au sensible, car c'est l'écoute de la nature qui est, pour Van Acker, à l'origine de la parole. Ce n'est pas, bien entendu, chose nouvelle. Jean-Christophe Bailly rappelle l'idée de Johann Gottfried Herder selon laquelle les verbes devraient leur origine aux voix de la nature : « Les verbes sont une imitation de ce qui est actif, de ce qui est bruisant, de ce qui se meut [...] »<sup>27</sup>. David Abram, lui aussi, émet l'hypothèse que le langage, en dehors d'être « un phénomène purement mental », serait « une activité sensuelle, corporelle, née de la réciprocité et la participation charnelle »<sup>28</sup>, et comme telle, il aurait été forgé par ce que l'homme a pu trouver dans le monde ambiant.

---

26 Voir par exemple les livres de B. Morizot, celui d'Anna Lowenhaupt Tsing et le projet de B. Meillon évoqués plus haut.

27 J.-Ch. Bailly, « Les animaux conjuguent les verbes en silence », [dans :] *L'Esprit créateur*, n° 4, 2011, p. 107.

28 D. Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, *op. cit.*, p. 111.

Christine Van Acker donne plusieurs exemples de ces activités artistiques qui, tout en étant inspirées par le vivant, travaillent à en révéler des singularités, raccordent nos rythmes intérieurs à des rythmes de la nature ou dévoilent tout un monde insoupçonnable dont nous faisons partie sans y accéder vraiment. Tout comme, par exemple, l'œuvre de José Le Piez, artiste canadien, inventeur d'instruments de musique qu'il appelle « arbrassons » ou « idiophones ». « Dans ses œuvres, écrit Van Acker, l'arbre ne disparaît pas ; il laisse une partie du tronc apparent afin que subsiste sa mémoire » (ENC, 45). Cette mémoire, c'est sa voix qui se manifeste au toucher, dans la rencontre tactile de la peau et du bois. « Instrument à caresse », lisons-nous sur le site de l'artiste<sup>29</sup>.

Ces voix du monde non humain sont aussi celles captées par les détecteurs d'un autre artiste, Alex Metcalf, qui, à l'aide d'outils de captation de sons, parvient à faire entendre au public la musique intérieure d'un arbre<sup>30</sup> (ENC, 46). Ou encore celles que l'Orchestre Végétal de Vienne réussit à extraire d'instruments fabriqués à partir de légumes, instruments nécessairement éphémères faits pour des concerts éphémères (ENC, 45).

La création qui s'origine dans le vivant, qui y trouve son aliment, est aussi, par un mouvement inverse, un moyen de s'ouvrir à ce qu'il nous communique, ce qui peut aider à le réintégrer. On l'a vu plus haut avec des exemples musicaux, on le voit aussi dans des exemples venus des arts plastiques. Van Acker se réclame, pour insister, de herman de vries<sup>31</sup>, un artiste hollandais qui voit dans l'art cet instrument de « médiation

29 Voir le site de l'artiste : <https://joselepiez.wixsite.com/pulsar>.

30 Voir le descriptif du projet : <https://treelistening.co.uk/>.

31 L'usage des lettres minuscules est le choix de l'artiste même qui manifeste ainsi le refus de « toute forme de pensée hiérarchique » (ENC, 63).

supplémentaire » pour « restaurer l'unité que nous formions » (ENC, 63) avec la nature. Elle donne aussi l'exemple du botaniste Francis Hallé qui illustre de ses propres dessins son *Atlas de botanique poétique* (2016), ouvrage de science, de passion et de poésie. C'est justement dans le choix du dessin, qu'il préfère à la photographie instantanée et superficielle, qu'il entrevoit la possibilité d'approcher l'altérité du monde végétal. Van Acker résume ainsi cette approche :

Dans un monde où chaque seconde doit être rentable, ce temps passé en compagnie d'une plante ordinaire, minutes étirées pour, en la dessinant d'un geste délié, saisir au mieux son essence, entrer dans la lenteur de ses mouvements imperceptibles, oublier un moment qui nous sommes et pour qui nous nous prenons, conjugue le scientifique avec le contemplatif, le poète, l'artiste. (ENC, 62, nous soulignons)

Retenons de ce passage le désir d'approcher la temporalité d'une plante, étrangère à notre entendement, se déroulant selon des rythmes qui nous échappent, rythmes évolutifs, cycliques, saisonnaux, cosmiques<sup>32</sup>. Retenons aussi le geste qui a partie liée avec l'empathie et qui exige ce genre de « décentrement empathique », de « sortie temporaire de soi »<sup>33</sup> permettant de s'oublier dans l'autre. L'œuvre d'art – littéraire, musicale, plastique – devient ainsi un lieu de communication avec le vivant dont elle tâche de décrypter des langues multiples.

## *S'arbrifier*

Le geste d'ouverture, le désir de connaître, de comprendre, de faire le lien culmine chez Van Acker dans sa tentative de figurer une sorte d'identification avec

32 Cf. J. Tassin, *À quoi pensent les plantes ?*, op. cit., p. 77-95.

33 A. Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 150.

le végétal, un « déplacement dans une identité temporaire possible »<sup>34</sup> caractéristique pour le travail de l'empathie. Quatre passages de *L'En vert de nos corps* qui amènent cette image nous serviront à illustrer cette démarche de l'autrice. Le premier part de l'évocation d'un phénomène botanique défini comme la timidité des cimes qui consiste à ce que les branches et les feuillages de certaines espèces d'arbres évitent d'entrer en contact avec leurs voisins. L'autrice, après avoir passé en revue différentes raisons possibles répertoriées par des botanistes – allélopathie ou amensalisme<sup>35</sup> – et ayant elle-même avancé des hypothèses quant à l'altruisme potentiel des arbres qui laisseraient ainsi pénétrer la lumière dans les couches plus basses de la forêt, en arrive à se laisser emporter par une rêverie significative :

Si je rêve aussi naïvement, c'est que je me suis étendue, en imagination, entre des arbres timides. Je me lignifie, je m'arbrefie. Le ciel m'apparaît dans les fissures qui compartimentent chacune des couronnes. Les branches s'assemblent en un organisme qui les contiendraient toutes, chacun des houppiers entourés d'une membrane aérienne, lumineuse, et sensible. (ENC, 57, nous soulignons)

Un autre passage porte un titre éloquent : « Je suis nous ». S'y traduit la conviction intime, scientifiquement fondée, qui gouverne tout le livre, de l'appartenance de toutes les espèces à un tronc commun, le fameux LUCA (*Last Universal Common Ancestor*) que Van Acker évoque à l'entame de son autre livre écosensible *La Bête a bon dos* : « notre dernier ancêtre commun universel à nous, les vivants, nous, les gens, nous, les fleurs des chemins, nous, le tamanoir ou la fourmi rouge, nous, la

---

34 *Ibidem*, p. 155.

35 L'autrice explique ces notions ainsi : « L'allélopathie est une forme d'interaction biochimique positive qui a été étudiée pour la première fois en Australie, dans les années soixante ; la manifestation négative et neutre vis-à-vis des autres espèces, végétales ou animales, s'appelant l'amensalisme » (ENC, 56).

papaye, la banane, la pastèque, l'amande [...] »<sup>36</sup>. Est-ce donc parce que nous partageons quelques-unes de nos mitochondries avec les plantes que nos réactions à certaines sonorités sont les mêmes que celle de certains végétaux ? Et qu'en est-il de nos comportements saisonniers ? Ne sont-ils pas identiques à ceux des plantes, régulés par des substances chimiques aux noms sybillins (*acide abscissique, gibberéline*), sécrétées par des radicelles ? Voici ce qu'en dit Christine Van Acker :

L'hiver je me sens bourgeon, en équilibre entre un désespoir profond et un enchantement naïf, résidu de l'été, en repli sur moi-même, dans la somnolence des jours, les initiatives au point mort, l'élan vital léthargique, jusqu'à l'apparition d'un soleil rasé de près, lavé par la grisaille, jusqu'à la découverte d'une première ou d'un premier perce-neige, une fleur à l'aise dans les deux genres, qu'elle embrasse avec la même indifférence. (ENC, 71)

Ailleurs, dans le passage déjà évoqué développant une réflexion à la fois personnelle et sociale à partir de l'image des racines, l'autrice évoque la vue des sapins déracinés par une tempête. Elle incite à se demander comment ces arbres ont vécu le moment où ils ont été arrachés du sol par la force du vent : « Au cœur de cette danse fatale, ont-ils eu, dans le bref moment d'apesanteur, et avec ce qui leur sert à percevoir, l'impression fugitive d'un moment d'évasion ? » (ENC, 66).

Le fragment intitulé « Quand j'étais fleur », exemple par ailleurs de cette poésie en prose disséminée dans le volume parmi les passages érudits, semble réaliser une identification complète. La narratrice regarde la plante de l'intérieur de son corps végétal. Elle s'attache à reconstituer des processus vitaux, à traduire en une vision poétique la matière scientifique de recherches et d'expérimentations décrites ailleurs dans le livre :

---

36 Ch. Van Acker, *La Bête a bon dos*, Paris, Corti, 2018, p. 11.

Je poussais, je m'étirais, j'étais une, une qui rampe, une qui s'enroule, une qui s'élève, une qui espère toucher la lumière au plus près de sa source. J'avais l'éternité pour y arriver, j'étais immortelle. Sur mes bras, un matin, un bourgeon différent a pointé. J'ai senti au fond de moi l'automne en plein été, la grisaille en plein soleil, ma sève épaisse. Au premier bouton, malgré mes paisibles allures, une soif que rien n'étanche a envahi mes parois, mes espaces, mes veines, en appel d'un surcroît de vide. Je me suis regardée fleurir et j'ai versé le nectar d'une première larme. L'amour en moi me rongeait jusqu'à la moelle. Le désir m'intimait de m'oublier, de laisser se disséminer au pluriel ce que je fus, multiple en une seule, et de mourir. (ENC, 97)

### Conclusion

L'empathie, dans sa définition à la fois la plus succincte et la plus générale, est « un mode de connaissance et une participation affective »<sup>37</sup> qui reconnaît l'importance de l'autre et rend possible une expérience partagée. Pour faire son travail, elle exige une attitude d'ouverture et de disponibilité, elle demande l'attention et le soin, elle cherche la réciprocité. Exercée dans le contexte de « vulnérabilité partagée » induite par la crise environnementale, et qui fait partie de nos expériences communes, humaines, végétales, animales, l'empathie s'inscrit dans l'ensemble de gestes et d'effets qu'il s'agit de mobiliser afin de retisser nos liens avec le vivant. Il en est ainsi, aux yeux de Baptiste Morizot, avec « l'affect exploratoire » qui, renouvelé par le contexte contemporain et débarrassé de ses atours modernes de conquête conquérante, est censé traduire la nécessité d'une approche du vivant attentive, soucieuse de sa complexité et ouverte « au prodige banal »<sup>38</sup>. L'approche empathique mobilise le réflexe d'exploration, car elle est sous-tendue par la curiosité et le désir de connaître, par le besoin de fonder des

37 J. Hochmann, « Une histoire de l'empathie », *op. cit.*, p. 15.

38 B. Morizot, *L'inexploré*, *op. cit.*, p. 86.

correspondances et des analogies, d'instaurer des dialogues, de créer des liens. Partie intégrante de l'éthique du souci, elle témoigne du soin à prendre face au vivant. En effet, les différentes modalités du soin distinguées par une des principales théoriciennes du *care*, Joan Tronto – « se soucier de », « prendre en charge », « prendre soin » et « recevoir le soin »<sup>39</sup> – balisent le chemin de l'approche empathique du vivant. Elles correspondent à des attitudes réclamées par la doxa environnementale : aller vers, parler au nom de, témoigner de, écouter et accepter ce que *l'autre* choisit de nous offrir :

Prendre soin. Veiller à ce que le laurier ne soit pas étouffé, tout en préservant l'une ou l'autre des belles jupes blanches du liseron avec lesquelles nous bricolons une ballerine en tutu, danseuse éphémère qui dure ce que durent les fleurs coupées. Je te donne ce dont j'ai pris soin. À son tour, cela prendra soin de toi, de ton plaisir, de tes espérances [...]. (ENC, 208)

Ajoutons, pour compléter, cette énumération : de ta respiration, de ta nourriture, de ta survie...

La quête de Christine Van Acker commence dans son propre jardin et rend compte de cette « alter-exploration », exercée en amateur<sup>40</sup>, que revendique Baptiste Morizot. L'écrivaine essaye de remédier ainsi à cet « appauvrissement [...] des formes d'attention et des qualités de disponibilité à l'égard du vivant »<sup>41</sup> qui, pour le philosophe français, est une des causes de la présente crise écologique. On l'a vu, l'empathie répond à ces exigences – attention et disponibilité – elle est donc ainsi peut-être capable de révolutionner notre rapport au vivant.

39 A. Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 160.

40 B. Morizot, *L'Inexploré*, op. cit., p. 97.

41 B. Morizot, *Manières d'être vivant*, op. cit., p. 17.

## bibliographie

- Abram D., *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, D. Demorcy et I. Stengers (trad.), Paris, La Découverte, 2020.
- Abram D., *Devenir animal. Une cosmologie terrestre*, S. Kristensen (trad.), Bellevaux, Éd. Dehors, 2024.
- Bailly J.-Ch., « Les animaux conjuguent les verbes en silence », [dans :] *L'Esprit créateur*, n° 4, 2011.
- Berque A., *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 1987.
- Coccia E., *La Vie sensible*, M. Rueff (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2018.
- Despret V., « Préface », [dans :] Ch. Van Acker, *L'En vert de nos corps*, Boitsfort (Belgique), L'Arbre de Diane, 2020.
- Gefen A., *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 2017.
- Hochmann J., « Une histoire de l'empathie », [dans :] M. Botbol et al. (dir.), *L'empathie au carrefour des sciences et de la clinique*, Paris, Doin éditeurs, 2014.
- Lowenhaupt Tsing A., *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Ph. Pignarre (trad.), Paris, La Découverte, 2015.
- Martin N., *Les âmes sauvages. Face à l'Occident. La résistance d'un peuple d'Alaska*, Paris, La Découverte, 2022.
- Meillon B., « Avez-vous dit "sœurcière" ? », [dans :] *Itinéraires* [En ligne], n° 1, 2021/2022. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/10355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.10355>.
- Morizot B., *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud, 2020.
- Morizot B., *L'Inexploré*, Marseille, Wildproject, 2023.
- Tassin J., *À quoi pensent les plantes ?*, Paris, Odile Jacob, 2016.
- Tassin J., *Penser comme un arbre*, Paris, Odile Jacob, 2020.
- Tassin J., *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020.
- Van Acker Ch., *La Bête a bon dos*, Paris, Corti, 2018.
- Van Acker Ch., *L'En vert de nos corps*, Boitsfort (Belgique), L'Arbre de Diane, 2020.
- Zbierska-Mościcka J., « Christine Van Acker et Nicole Malinconi en quête de présences animales », [dans :] *Textyles*, n° 67, 2024, p. 65-78, en ligne : <https://doi.org/10.4000/12k5r>.

## abstract

### Becoming a Tree or an Empathetic Approach to Plants

The purpose of this article is to analyze a possibility of an empathetic approach to plants, and beyond, to the environment in *L'En vert de nos corps* by a Belgian writer Christine Van Acker. At the intersection of care theory and ecocriticism, we study three ways which this empathetic approach chooses to restore the lost bonds between humans and non-human beings: the sensuous (in the David Abram's and Jacques Tassin's meaning), art, and identification. Our analysis shows that the empathy, considered as the ability to understand, to share experiences and to take care, involves an array of attitudes required nowadays in front of environmental crisis and our interspecific vulnerability which comes within: arts of noticing (Tsing), exploration, awareness of the very complexity of our environment and the capacity of marveling. It makes the empathy participate in regenerating our relationship with nature.

## keywords

empathy, environment, care, sensuous

## mots-clés

empathie, environnement, souci, sensible

## judyta zbierska-mościcka

Judyta Zbierska-Mościcka, professeure à l’Institut d’études romanes à l’Université de Varsovie, enseigne la littérature belge et française (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> s.). Sa recherche se focalise sur le roman français et belge du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> s., sur les liens entre l'espace et l'identité ainsi que sur la problématique environnementale. Autrice de *Lieux de vie, lieux de sens. Le couple lieu-identité dans le roman belge contemporain* (2014) et de plusieurs articles. Elle a co-dirigé, en 2022, l’ouvrage collectif *Mondes humains, mondes non humains. Formes et coexistences* (XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> s.) et, récemment, le dossier « Bêtes de livres » (n° 67/2024) de la revue belge *Textyles*.

PUBLICATION INFO			
<b>Cahiers ERTA</b>	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 30.07.2024 Accepted : 20.10.2024 Published : 20.03.2024	ÉTUDES	ASJC 1208	
ORCID : 0000-0003-0973-9920			
J. Zbierska-Mościcka, « S’arbrifier ou pour une approche empathique du végétal Exemple de <i>L’En vert de nos corps</i> de Christine Van Acker », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 41, pp. 12-31. DOI : <a href="https://doi.org/10.26881/erta.2025.41.01">https://doi.org/10.26881/erta.2025.41.01</a>			
<a href="http://www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index">www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index</a>			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			